

Du même auteur

« Je t'embrasse comme je t'aime »

Marie Petitcolas, une femme dans son siècle.

Bookelis, Avril 2020

<https://www.bookelis.com/biographies/39377-Je-t-embrasse-comme-je-t-aime.html>

La couverture de cet ouvrage a été réalisée par
Hélène COLOTTE-MASSON

Thierry PÉRARDEL

LA M'MAN

« Il y a quelque chose de plus fort que la mort : c'est la présence des absents dans la mémoire des vivants et la transmission, à ceux qui ne sont pas encore, du nom, de la gloire, de la puissance et de l'allégresse de ceux qui ne sont plus, mais qui vivent à jamais dans l'esprit et dans le cœur de ceux qui se souviennent. ».

Jean d'Ormesson

Premier souvenir

Fermer les yeux. Basculer au plus profond de son for intérieur. Plonger dans le gouffre du passé. Repousser les limites et tenter de faire ressurgir du tréfonds de sa mémoire son premier souvenir. Chacun s'est essayé à cet exercice introspectif pour, au final, retrouver une image, une sensation. La vision de sa mère penchée sur un ouvrage de couture au coin du feu. Une classe d'école au milieu d'enfants sans visage distinctif. Une cavalcade dans un champ en fleurs par une belle journée d'été. Quel âge ? Trois ans ? Peut-être un peu moins ? Un peu plus ? Les neuroscientifiques et psychanalystes sont formels : impossible de se remémorer des événements intervenus au cours des deux premières années de sa vie. Pourtant la mémoire fonctionne à plein régime : l'enfant apprend à lire sur le visage de ses parents puis le langage avec un vocabulaire de plus en plus riche, enfin les codes sociaux dont il va avoir usage tout au long de son existence. Mais cette mémoire de la prime enfance n'enregistre pas de futurs souvenirs.

Ceux-ci viendront un peu plus tard. Furtifs à trois ans, ils seront récits à l'âge adulte.

L'important dans les souvenirs est non d'en avoir, mais de les partager. Au soir de sa vie, Marguerite Lacour a beaucoup écrit. Des lettres. A foison. Des agendas, également, noircis du quotidien d'une vie paysanne lorraine. Des manuscrits ensuite, évoquant des instants de sa longue existence dont plus de cinquante années partagées avec l'homme de sa vie : Louis Choné. Elle y raconte celles et ceux qu'elle n'a eu de cesse d'aimer. Un peu elle aussi.

De ces trésors documentaires surgit l'événement le plus ancien dont elle se remémore. Elle a trois ans. Elle descend précautionneusement des marches qui mènent à la cave du logis de ses grands-parents maternels, à Brichambeau, dans les faubourgs de Nancy. Le petit mur du jardin vient de littéralement exploser. Il n'a pas fait le poids face à l'obus qui l'a percuté. C'est la guerre. C'est le premier souvenir d'une petite fille du vingtième siècle.

Marguerite Marie Françoise Lacour naît le samedi 1^{er} avril 1911 à Dieulouard, Meurthe-et-Moselle. Elle est le quatrième enfant d'Hubert et Louise Lacour. Leur aînée, Marie, vient de fêter ses cinq ans et le petit Émile n'a pas encore deux ans. Manque Victor, mort quelques mois après sa naissance, quatre ans plus tôt.

La Lorraine dans laquelle Marguerite voit le jour, est amputée d'une partie de son territoire

historique. La frontière avec l'empire germanique est à une quinzaine de kilomètres, plus à l'Est. Quarante ans que cela dure. Une frontière imposée par l'ennemi qui a bouleversé des familles. L'arrière-grand-père maternel de Marguerite, François Pérot, avait une exploitation à Burthécourt, petit hameau entre Nancy et Château-Salins. La défaite française de 1870 et le Traité de Francfort qui s'en suivit, vont couper la route. Un poste frontière est installé à un kilomètre de la ferme. Burthécourt est du mauvais côté du tracé. François Pérot, comme bon nombre de ses concitoyens, refuse de passer sous le joug allemand et va user du « *droit à l'option* » accordé par les Allemands aux Français annexés : c'est l'exode, drame qui accompagne toutes les guerres. Il fuit notamment avec ses deux fils, Victor et Albert, en âge d'être incorporés dans les troupes impériales. Pas question de revêtir l'uniforme allemand.

Avec sa femme et ses quatre enfants, François Pérot s'installe dans la ferme de Brichambeau, un écart sur le territoire de Vandœuvre-lès-Nancy. Leur présence est attestée par le recensement de 1872. Cinq garçons de cultures, deux marcaires et une domestique, tous « *lorrains annexés* », l'accompagnent. François Pérot n'est pas un petit paysan au regard de la domesticité sous ses ordres. Rapidement, il devient un notable de l'agriculture paysanne du nouveau département de Meurthe-et-Moselle. Sur les terres qu'il exploite, dont certaines sont aujourd'hui occupées par le cimetière du sud, il accueille

régulièrement des concours agricoles ainsi que des expérimentations de matériels menées à l'instigation de sociétés d'agriculture.

Succédant à son père, le fils aîné Victor s'attache à conserver ce statut de notable tout en renforçant l'activité de la ferme. Avec succès. Au recensement de 1911, année de naissance de Marguerite, seize domestiques travaillent sur le domaine qui fournit la ville et ses casernes en primeurs et en lait.

Par son mariage avec Marie Michel, Victor Pérot est au cœur du savoir et du pouvoir de la société rurale lorraine. Son beau-frère, Louis Michel, deviendra maire de Tomblaine en 1904 puis sénateur en 1920. Louis Michel est l'agriculture à lui tout seul. Comme le mentionne sa notice sénatoriale, *« sa compétence est indiscutée et lui vaut en 1912 de devenir le président de la société centrale d'agriculture de Meurthe-et-Moselle (...) ». Il gardera cette présidence pendant vingt-cinq ans, en même temps qu'il présidera la fédération des associations agricoles de l'Est et la coopération agricole du Nord-Est. Il dirige l'office régional agricole de la chambre interdépartementale d'agriculture de Meurthe-et-Moselle et par la suite la chambre régionale d'agriculture de dix départements de l'Est ».*

Six enfants naissent de l'union de Victor Pérot avec Marie Michel. Dont l'aînée, Louise, mère de Marguerite.

Ce n'est pas à Brichambeau mais à Dieulouard que Marguerite pousse son premier cri. Dans la ferme du 32, rue Saint-Laurent. Contrairement à sa famille maternelle, les Lacour sont installés depuis plusieurs générations dans la petite cité de la rive gauche de la Moselle, au nord de Nancy.

Unique fils d'Émile Lacour, Hubert a naturellement repris la ferme. Son mariage en 1905 avec Louise Pérot lui ouvre les portes de la notabilité. Hubert Lacour se fait fort d'être à la hauteur de ce statut. Il ne peut rivaliser avec son beau-père mais s'évertue à faire bonne figure. Avec ses six domestiques à demeure en 1911, il peut se targuer d'être un important cultivateur. Lorsqu'il s'agit d'expérimenter le phosphate comme engrais en 1912, son exploitation est retenue. Il participe aux réunions syndicales, côtoie les élus du département. Bref, il revêt les habits de celui qui a de l'entregent.

Il n'oublie pas pour autant de veiller au confort de sa famille. Le logis dont il hérite de ses parents est austère ; les pièces sont sombres et mal aérées. Pas d'eau courante mais une pompe à bras à côté de l'évier. Pas de salle de bain pour faire sa toilette mais un « tub », cuvette destinée aux grandes ablutions de fin de semaine. Dès 1905, Hubert Lacour entreprend d'ouvrir les chambres sur le jardin à l'arrière de la bâtisse. En 1909, il offre à son épouse une machine à laver manuelle. Et lorsque l'abbé Léon Michel, autre oncle de sa femme et passionné de nouvelles technologies, lui recommande « *quand*

on vous offrira l'électricité, il faut la prendre, à n'importe quel prix ! », il franchit le pas et devient un des premiers habitants de Dieulouard à disposer de la fée électricité fournie par la station électrique de Millery. Il faut cependant attendre 1920 pour avoir l'eau courante dans la demeure. L'oncle abbé, mort en 1909, n'est plus là pour l'encourager à adopter une autre technologie en devenir dont il prédisait qu'« un jour viendra où on pourra téléphoner chez soi, depuis les voitures ! ».

Ce visionnaire est à l'image de ce début de siècle : en pleine ébullition scientifique. Henri Poincaré, le mathématicien nancéien disparu en 1912, avait ouvert la voie. A partir de 1901, les prix Nobel viennent consacrer les plus grands physiciens, chimistes ou médecins. Leurs travaux portent sur la radioactivité, la télégraphie, les gaz inertes comme l'hélium, les origines de la malaria ou de la tuberculose... La foule se passionne pour l'aviation et ces fous volants qui se lancent dans des périples audacieux. Le 25 juillet 1909, Louis Blériot inscrit son nom dans l'histoire en franchissant la Manche. Quatre ans plus tard, Roland Garros réussit la traversée de la Méditerranée.

Le monde d'avril 1911 est aussi tourmenté, s'acheminant inexorablement vers la guerre. Quelques jours avant la naissance de Marguerite, le chancelier allemand, Theobald Von Bethmann-Hollweg, a rejeté les tentatives internationales de désarmement : « *Si une Nation ne veut plus ou ne peut plus consacrer autant à*

son armée qu'elle doit faire pour garder son influence dans le monde, elle passe immédiatement au second rang. » Une perspective que rejette l'empire germanique. Pour l'heure, France et Allemagne se regardent en chiens de faïence, déportant leurs rivalités sur les terres marocaines. Personne n'est dupe. Le conflit sur le sol européen est inéluctable.

Cette menace permanente ne perturbe pas la vie quotidienne. Ce samedi 1^{er} avril 1911, les magasins de Nancy ne désemplissent pas. Au 39 rue Saint-Jean, la Samaritaine propose le Costume Couture, mousseline laine à rayures, empiècement dentelle et biais satin pour quarante-cinq francs. Au 57 de la même rue, les Galeries nanciennes offrent une série « *exceptionnelle* » de chapeaux pour dames à dix-neuf francs cinquante. Non loin de là, à l'angle de la rue Saint-Dizier et de la place du marché, la Belle jardinière expose ses complets pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants. Au 85 de la rue Saint-Dizier, les femmes se bousculent à la Ville de Strasbourg pour essayer et acheter robes et corsages. Les collections d'été sont de sortie.

Mais, la pharmacie centrale, rue de la Visitation, tient à rappeler qu'à l'arrivée du printemps, « *il est utile de faire une cure de six semaines* » de la Jouvence de l'Abbé Soury. Trois francs cinquante le flacon. Toutes les officines y vont de leur remède. La pharmacie Monal, rue des Dominicains, met en vente une huile de foie de morue, « *importée directement de Bergen* ». La pharmacie Lorraine recommande le « *dépuratif* »

*du traitement normand Bénard » à tous ceux
« qui, soucieux de leur santé, veulent empêcher le
sang de se vicier ».*

D'un bon stimulant, la comédienne Juliette Coste en aurait eu bien besoin. La veille, usée par les répétitions et le voyage, elle fit annuler la représentation de la Veuve Joyeuse. Mais promis, ce samedi soir, elle sera sur la scène du théâtre municipal. Pour les amateurs de salle obscure, le cinématographe Pathé projette plusieurs scènes, dramatiques et comiques, avant un intermède d'acrobatie sur scène précédant les actualités si prisées.

A Dieulouard, rue Saint-Laurent, on est bien loin de toute cette agitation urbaine. Marguerite est blottie contre sa mère, sous le regard attendri de son père et celui, intrigué, de Marie et Émile. Ainsi débute une longue histoire.

Une petite fille sous les bombes

Elle ne comprend pas. Pourquoi faut-il se dépêcher de descendre cet escalier ? Il fait sombre et humide dans la cave. Pourquoi, maman, tu as peur ? Où est papa ? Pourquoi ces cris ? C'était quoi ce gros bruit dans le jardin ?

Marguerite a trois ans. Elle a été réveillée au milieu de son sommeil. « *Guite, lève-toi* ». Il est vingt-trois heures, mercredi 9 septembre 1914. Avec sa sœur Marie et son frère Émile auxquels est venu s'ajouter François dit Francis en 1912, elle descend précautionneusement l'escalier qui mène à la cave de la ferme de Brichambeau. Sa mère la suit ainsi que ses grands-parents. La tension est palpable. C'est la guerre.

Louise Lacour a quitté Dieulouard dès les premiers jours de la guerre. Hubert, mobilisé dans une unité de soutien à l'arrière, n'est plus là pour diriger la ferme. D'ailleurs, à quoi bon ? Les terres qu'il exploite sont appelées à devenir champs de bataille. Enceinte de huit mois, avec

quatre enfants en bas âge, Louise préfère trouver refuge auprès de ses parents à Brichambeau.

Bien lui en a pris. Déclarée le 1^{er} août 1914, la guerre entre dans sa dimension meurtrière et destructrice trois semaines plus tard. Si les combats semblent se concentrer plus à l'est, vers Morhange, l'inquiétude est grande de voir débouler l'ennemi par la vallée de la Moselle pour prendre Nancy, objectif emblématique désigné par le Kaiser à ses troupes.

Dieulouard est une position stratégique. C'est un verrou sur la rive gauche de la Moselle, entre Pont-à-Mousson et Nancy. C'est aussi un pont qui enjambe le canal et la rivière. Il revient au 367^e régiment d'infanterie d'en assurer la défense.

Le 27 août, une première unité allemande de reconnaissance entre au contact dans Pont-à-Mousson avant de se replier. Les jours suivants, d'autres patrouilles ennemies sont signalées aux alentours, prémices d'une offensive. Les escarmouches et bombardements se multiplient jusqu'au 5 septembre où Pont-à-Mousson est attaqué. Les troupes françaises peinent à résister à l'assaut. Après avoir détruit les ponts de la ville, elles se replient vers Dieulouard.

Au nord du village, face à Blénod-lès-Pont-à-Mousson, le lieutenant-colonel Florentin, commandant du 367^e, organise sa ligne de défense. Dans un périmètre restreint, large de quelques kilomètres allant de la Moselle au

plateau de Jezainville, trois bataillons forment un barrage, soutenus par des unités d'artillerie. Plus en arrière, dans Dieulouard même, quatre compagnies se tiennent en réserve.

Le 6 septembre, dès le lever du jour, les combats se concentrent sur le bois de Cuite, colline en surplomb de la Moselle et des villes alentour, offrant un site parfait pour des pièces d'artillerie. Le régiment compte trois tués, vingt-huit disparus et plus de quatre-vingts blessés. Le bois est abandonné à l'ennemi. La pression est forte. Ordre est donné de se replier sur la route de Saizerais, au sud-ouest de Dieulouard, laissé aux Uhlans. Ils n'iront pas plus loin. Le 8 septembre, les unités françaises repartent de l'avant. Le 167^e régiment d'infanterie, en relève du 367^e, reprend Dieulouard et le bois de Cuite.

Le Kaiser ne défilera pas sur la place Stanislas. La guerre de mouvement se mue en guerre de position avec ses tranchées envahies de boue qui relie la mer du Nord à la frontière suisse. Pendant tout le conflit, Dieulouard reste sous la menace ennemie, si proche. Une pièce d'artillerie de gros calibre y est installée pour arroser d'obus les positions allemandes et dissuader toute avancée.

Pour Marguerite, c'est l'exil qui va durer plus de quatre années. À Brichambeau mais aussi chez la tante Belin, sœur de Louise, de Saulxures-lès-Nancy. Parfois, la famille se hasarde à revenir à Dieulouard où les grands-parents Lacour sont restés. Comme cette année

1916. Mais il faut souvent en repartir, la menace se faisant plus pressante.

La ferme de Brichambeau n'est pas épargnée par les bombardements. Comme cette nuit du 9 au 10 septembre 1914. Les allemands opèrent un bombardement de grande ampleur. Plus de quarante obus tombent sur l'agglomération nancéienne. L'Est Républicain relate : *« il était environ 11 heures 20 quand le premier obus, après le sifflement bien caractéristique, a éclaté sur nous. La plupart des gens dormaient et beaucoup, dans la stupeur d'un subit éveil, ont cru simplement que la foudre venait de tomber non loin d'eux. A ce moment, d'ailleurs, l'orage battait son plein et une pluie diluvienne tombait au milieu des éclairs et des roulements de tonnerre. Mais voici un nouveau sifflement et un second éclatement. Plus de doute, il s'agissait bien d'un bombardement »*. Plusieurs morts sont sortis des décombres des immeubles éventrés.

Louise ne se sent plus en sécurité chez ses parents. Toute la maisonnée prend quelques affaires et part pour Maizières-lès-Toul. Fuite de vingt-quatre heures. Le temps de recouvrer leurs esprits, Louise, ses sœurs et parents retournent à Brichambeau. Ils se résignent à vivre avec la guerre et le danger permanent. Quelques semaines plus tard, le petit frère de Marguerite, Louis, voit le jour.

La ferme côtoie une caserne d'artilleurs, une cible de choix pour les taubes, ces avions

allemands pionniers des bombardements aériens. En avril 1915, trois bombes incendiaires jetées depuis des Zeppelins visent les bâtiments de la ferme. Elles s'écrasent dans le jardin et la cour, provoquant des dégâts mineurs.

Malgré les alertes, les exodes réguliers, les angoisses de leur mère, les enfants de Louise recréent un univers de jeux. Marguerite a pour principal partenaire son frère Émile, de deux ans son aîné, sous le regard vigilant de sa grande sœur Marie. Celle-ci écrit à son père, en décembre 1914 : *« la tante Charlotte [sœur cadette de Louise Lacour] ne me fait plus la classe. Elle n'a pas le temps. Elle est encore partie aujourd'hui après-midi à Nancy. Les petits n'apprennent plus leurs lettres. Quand ils sont eux deux, ils s'amuse à la mère : le petit Émile est le petit Louis ; la Guite est maman Louise »*. Trois semaines plus tard : *« je vais toujours à l'école. La Guite aussi. Les petits s'arrangent bien ensemble mais ils se battent encore quelques fois. La Guite est touche à tout. »*

L'absence de leur père est pesante. Hubert Lacour est affecté au dépôt du 6^e régiment d'artillerie à pied, à Lyon. Loin du front et de ses tranchées. Lui et ses beaux-frères, François Pérot, Fernand Belin, René Bazin, Pierre Husson et Henri Choné, survivront au conflit qui broie des centaines d'hommes chaque jour. Il revient à Louise de s'occuper de ses cinq enfants. Elle confie épisodiquement les plus grands à ses sœurs mais elle n'a qu'une hâte : revenir à Dieulouard. Elle y séjourne toute l'année de

1916, celle des batailles de Verdun et de la Somme, celle des cinq ans de Marguerite.

Hubert Lacour est renvoyé dans ses foyers à la fin de 1917 au bénéfice de sa grande famille. Impossible pour autant de demeurer à Dieulouard de nouveau sous le feu ennemi. Avec femme, enfants et parents, il s'installe dans une ferme à Racécourt, petit village à quelques kilomètres de Mirecourt, dans la plaine vosgienne. Eloigné du front mais pas des périls.

Un matin de 1918, Marguerite se plaint de la gorge et de mal de tête. Elle est fiévreuse. Des signes qui ne trompent pas. Ses parents et ses frères et sœurs ressentent les mêmes symptômes. On s'inquiète particulièrement pour la petite Elisabeth, née en février, troisième fille d'Hubert et Louise. La famille toute entière est alitée.

En cette année 1918, un fléau invisible va ravager indistinctement militaires et civils : la grippe espagnole.

Plus d'un siècle plus tard, l'épidémie de COVID permet d'apprécier un peu plus la panique qui saisit les familles à l'apparition des premiers signes. COVID et grippe espagnole se propagent par vagues successives sur tous les continents pendant deux ans. Un tour du monde accéléré par la mondialisation de la guerre pour l'une et du commerce pour l'autre. La similitude s'arrête là. En 1918, la science est encore balbutiante sur ces virus et la guerre monopolise

l'attention des pouvoirs publics. La population est livrée à elle-même. Les très jeunes, les très âgés et les adultes entre vingt et quarante ans sont les plus vulnérables.

Marguerite et sa famille vont guérir. Contrairement à plusieurs habitants de Racécourt et à beaucoup d'autres pour lesquels l'issue est la mort. Encore aujourd'hui, le bilan de la grippe espagnole est à l'état d'estimation. Dans les années vingt, des bactériologistes avancent le chiffre de vingt millions de morts, soit plus que les victimes directes de la guerre. En 1991, des épidémiologistes portent l'estimation à trente millions. En 1998, l'évaluation monte à cinquante millions, avec la réserve d'une approximation statistique en Asie, notamment en Inde.

Guérie, Marguerite fête la fin de la guerre, le 11 novembre 1918. La joie de la fin des hostilités laisse rapidement la place à l'épreuve de la reconstruction. Reconstruction de la ferme de Dieulouard qui a souffert des derniers bombardements ; reconstruction des âmes qui doivent réapprendre à vivre sans la crainte quotidienne de la mort.

Quatre années de guerre, de destructions et de souffrances ne s'effacent pas d'un trait de crayon au bas d'un cessez-le-feu.

Que l'on soit un ancien combattant ou une petite fille de sept ans.

